

Louise Ackermann



NOUVEAUX
CONTES



Collection La Poésie inévitable

Les *Nouveaux contes* de Louise Ackermann sont unis par le motif du sentiment amoureux dont ils présentent des variations.

« Le Filleul de la Mort » décrit le sacrifice pour l'être aimé comme une forme de transcendance de la mort elle-même. « Le Coffre et le Brahmane » démontre l'attrait irrésistible des charmes féminins. La vie de couple et la vieillesse partagée apparaissent comme un idéal de bonheur dans « La Fée au voile ». Enfin, « Deux amants » montre que l'enfer lui-même est supportable tant qu'on demeure avec celui qu'on aime.

Louise Ackermann illustre en ces contes la force sans égal du sentiment que partagent les amants. L'ensemble est dédié à une mystérieuse Madame E... qui « réveille la muse » de Louise Ackermann après des années de silence, pour qu'elle se consacre au phénomène extraordinaire de la relation sentimentale. Elle nous invite à goûter avec elle ses délices infinis.

Victor Flori poursuit son exploration de l'œuvre poétique de Louise Ackermann avec la redécouverte des Nouveaux contes dans une édition annotée et préfacée.

ISSN : 1969-5977

4,50 €

ISBN : 978-2-917649-61-9

Illustration de couverture : Pascal Mirande

Collection La Poésie inévitable

Louise Ackermann

**NOUVEAUX
CONTES**

édition de Victor Flori



Le livre unique

PRÉFACE

Chez Louise Ackermann, la lecture et l'écriture forment un couple indissociable, l'une ne va jamais sans l'autre. C'est parce que les joies de la lecture sont infinies qu'elles conduisent à renverser les perspectives pour écrire à son tour et créer un nouvel objet de plaisir que l'on érige tel une offrande aux saveurs de la rencontre littéraire. Dans les *Pensées d'une solitaire* qu'elle réunit à la fin de sa vie, elle s'en explique dans les termes suivants :

En fait de poésie, je ne suis qu'un simple amateur, mais j'ai beaucoup vécu avec les grands maîtres. Je fais plus que les goûter, je les aime passionnément, aussi bien Lucrèce que La Fontaine. Je sais donc un gré infini aux esprits délicats qui ont découvert dans le peu que j'ai écrit les traces de ce commerce et de cet amour.¹

Le vocable d'amour domine toute cette maxime. Il est d'abord inclus dans la qualification « d'amateur en poésie » ; l'amateur se distinguant par le goût et le plaisir qu'il trouve en ses activités et qui s'opposent aux calculs du professionnel, contraint par les impératifs de sa subsistance. L'amour devient passion

1. *Pensées d'une solitaire*, Houilles : Le Livre unique , 2008, page 29.

quand elle évoque Lucrèce et La Fontaine, et il conclut la sentence en se définissant comme l'essence même de toute son œuvre.

C'est avec les *Contes* publiés en 1855 que Louise Ackermann écrit son premier livre. Le recueil en rassemble six et, déjà, la plupart d'entre eux font référence à des textes littéraires. En vers réguliers, ils se présentent comme les variations d'écrits de Pouchkine ou encore d'Immerman. Ils connaissent plusieurs rééditions en 1861, 1862 et 1863. La dernière d'entre elles est complétée par diverses poésies et quatre nouveaux contes que nous présentons au public aujourd'hui.

Ils sont dédiés à une mystérieuse Madame E... dont l'identité est impossible à déterminer. Son rôle n'en est pas moins essentiel comme Louise Ackermann s'en explique dans la dédicace. C'est elle en effet qui « éveille la muse endormie » et provoque l'envie d'écrire à nouveau. Elle exprime ainsi le rôle déterminant joué par le destinataire pour toute création et, au delà, pour toute formulation verbale. Sans la finalité qu'il représente, l'écriture n'a tout simplement aucun sens :

*Quoi ! prodiguer et sa voix et sa flamme,
Lorsque ce monde est sourd à tout concert !
Je l'aimais trop cette enfant de mon âme
Pour l'envoyer chanter dans le désert.*

C'est bien avec son prolongement dans l'univers du lecteur que le texte atteint sa finalité, trouve la raison même de sa formulation. Le bois noir et solitaire du tiroir où il échoue trop souvent est celui du désespoir qui le prive de toute destinée.

La dédicace de l'ouvrage est donc d'une importance considérable, elle est une porte qui s'ouvre brusquement pour donner à voir le foisonnement d'un univers personnel et singulier. Mais son rôle ne se réduit pas à cet élan. En dédiant son ouvrage à Madame E..., il va de soi que la poétesse songe à son amie au moment même où elle écrit ses nouveaux contes, c'est-à-dire au moment des choix infinis que représente toute activité d'écriture ; les orientations qu'elle lui donne répondent nécessairement à la sensibilité de son destinataire, de la même façon que l'on doit adapter son idiome à son interlocuteur dans toute activité de communication. Ainsi, le destinataire ne se contente pas « d'éveiller la muse », il lui offre des repères, des perspectives, au point que la grande originalité des nouveaux contes tient certes à la délicatesse de Louise Ackermann, mais aussi, vraisemblablement, à l'influence de Madame E... pour qui ils ont été écrits.

Le premier d'entre eux s'intitule « Le Filleul de la Mort », il est inspiré de « La Mort et son filleul » des frères Grimm publié en 1846 dans une traduction de Nicolas Martin et Pitre-Chevalier¹. Il commence dans la famille d'un bûcheron qui compte douze enfants et où le treizième vient de naître. Dans la préparation de son baptême, le père se heurte à plusieurs refus et désespère de lui trouver une marraine. Alors qu'il traverse un bois, il décide de solliciter la première venue, et c'est la Mort qu'il rencontre sous l'apparence d'une vieille femme édentée :

*Quel teint ! quels yeux ! quel étrange corsage !
Des os sans plus, et pour tout vêtement*

1. *Contes de la famille*, Grimm, Jacob et Wilhelm, traduits de l'allemand par Nicolas Martin et Pitre-Chevalier, Paris : J. Renouard, 1846.

*Un grand linceul. L'herbe sur son passage
Se desséchait.*

En dépit de son effrayante apparence, le bûcheron lui exprime sa requête car « elle est dit-on, fort douce au pauvre monde ». Elle accepte et le baptême est bientôt célébré. L'enfant grandit, devient un jeune homme estimé de tous, que l'on aime « pour son bon cœur et sa gente façon ». La marraine se présente à lui de nouveau pour lui offrir un don merveilleux qui va lui permettre de gagner sa vie. Il s'agit d'une poudre magique qui a la vertu de porter secours aux malades et aux mourants pour les guérir et les soulager. Mais la funèbre marraine émet une condition à son usage : si le jeune homme rencontre sa protectrice auprès d'un mourant, il devra se garder d'utiliser son précieux talisman car alors il soulagerait certes le moribond, mais c'est lui qui en perdrait la vie.

La Mort se retire ensuite et son protégé ne tarde pas à devenir un médecin célèbre en raison des multiples guérisons qu'il effectue. Il reçoit un jour l'ambassade d'un roi voisin dont la fille est très malade. Attendri par le récit du père, notre héros se rend bientôt auprès de la princesse qui le séduit par sa beauté, au point qu'il en tombe immédiatement amoureux. Bien qu'il aperçoive la Mort à son chevet, l'amant sauve la gracieuse princesse en utilisant la poudre magique. Mais comme sa marraine l'en avait menacé, le jeune médecin perd la vie peu après.

L'histoire imaginée par Louise Ackermann présente les caractéristiques d'un conte de fées traditionnel, il se déroule à une époque indéterminée, dans

l'environnement bucolique d'un bûcheron et met en scène une belle princesse... Mais le sujet abordé contraste par sa gravité avec l'univers merveilleux des contes enfantins, puisqu'il s'agit de la mort que Louise Ackermann décrit comme un « heureux sort » dès lors qu'elle prend la forme d'un sacrifice pour un être que l'on aime. C'est d'ailleurs au niveau des sentiments que sa version se distingue du conte des frères Grimm qui insiste peu sur les relations entre le médecin et la princesse, tandis que la poétesse accroît son importance au moment où les deux jeunes gens se rencontrent :

*Il la regarde, et cet aspect l'enchanter.
 En la voyant si belle et si touchante,
 De prime éternelle il lui donna son cœur,
 Mais sans espoir. Il attachait son âme
 À ce rameau, sachant qu'il se brisait.
 Ah ! quelque cher qu'il dût payer sa flamme,
 Il s'y livrait ; sa raison se taisait.*

Le sacrifice consenti par le jeune homme pour la sauver dépasse la nécessité de sa propre existence, la mort pour celle qu'il aime apparaît comme forme de transcendance. Le deuil consécutif entraîne un sentiment de tristesse où apparaît comme un échos l'évocation du mari défunt de la poétesse :

*Et nous aussi, nous avons vu la Mort
 Assise auprès d'une couche bien chère.
 Plainte ni vœux, désespoir ni prière,
 Rien n'arrêta son bras ; il nous fallut
 Livrer l'objet d'une tendresse extrême.*

Le souvenir qui clôt le conte correspond bien sûr à Paul Ackermann que Louise a rencontré à Berlin au début des années 1840, avec qui elle se marie en 1843, mais qui disparaît seulement trois ans plus tard, emporté par une tuberculose pulmonaire. Le souvenir de cette jeune union imprègne toute son œuvre ; il s'exprime en ce conte de manière très sensible où l'écriture joue le rôle d'un exorcisme.

« Le Coffre et le brahmane » commence également dans un bois où vit retiré un « dévot personnage » qui fréquente peu la ville dont il redoute les excès. Un jour cependant il décide de s'y rendre et découvre « au fond d'une boutique » une belle et jeune esclave qui le séduit aussitôt. Il s'adresse alors au marchand pour lui recommander de s'en débarrasser, en lui faisant craindre de se transformer en « quelque bête immonde » après sa mort s'il néglige son conseil. L'esclave est alors enfermée dans un coffre et jetée dans le Gange, tandis que le brahmane se cache parmi des roseaux du fleuve pour l'attendre et la recueillir. Le coffre dérive au fil de l'eau et finit par atteindre un étranger en train de se baigner qui ne tarde pas à l'ouvrir pour y découvrir la belle jeune fille. Soupçonnant quelque stratagème, il la remplace par un singe et remet le coffre dans le fleuve. Ainsi, c'est un animal que rencontre le brahmane quand il s'en empare enfin. De retour chez lui, il s'explique la mésaventure en imaginant que la jeune esclave s'est métamorphosée.

L'Inde avait déjà donné leur cadre aux deux contes les plus importants du recueil de 1855 : « Sakountala » et « Savitri ». Mais c'est ici une Inde légendaire qui rappelle l'univers féerique du conte précédent. Sa tonalité légère, voire humoristique, contraste

cependant avec la gravité du « Filleul de la Mort ». À travers la caricature du brahmane ascète, Louise Ackermann livre une critique de la dévotion excessive, intransigeante, qui dédaigne le commerce des hommes, tout en fomentant les mensonges les plus éhontés pour servir ses intérêts. Mais cette critique n'est pas l'objet essentiel du conte qui insiste surtout sur l'extraordinaire pouvoir de séduction de la jeune esclave et, au-delà, de toutes les femmes :

*Ce sont là de vos traits ; ce n'est pas d'aujourd'hui
Que vous avez le don de charmer tous les âges.
Un pouvoir est en vous ; les plus vieux, les plus sages,
Ne sont pas à l'abri des coups que vous portez.
Votre présence attire, elle émeut, elle enlève ;
Ce qu'un regard commence, un sourire l'achève,
Rien ne résiste à vos beautés.*

L'amour éveillé par la beauté et le charme des « dames » est le pouvoir le plus puissant guidant les hommes ; il les conduit aux impostures les plus cyniques, comme celle du brahmane, et aux attitudes les plus héroïques, comme celle du médecin sacrifiant sa vie pour celle qu'il aime.

« Le Coffre et le Brahmane » décrit un univers cohérent où triomphent les justes et où les méfaits sont châtiés, à l'image du singe que le brahmane trouve dans le coffre à la place de la belle qu'il espérait. La situation à la fin de cette histoire est celle d'un ordre rétabli après qu'il a été mis en péril. Ce conte résout d'une certaine manière la crise issue du « Filleul de la Mort » qui s'achevait sur le souvenir de Paul Ackermann. La littérature est ici le lieu d'un réconfort, d'un refuge où les tensions s'apaisent, où les crises se dissipent

dans l'harmonie d'un nouvel équilibre. Voilà bien un des nombreux plaisirs de lecture évoqués par Louise Ackermann dans ses *Pensées*.

Le cadre de « La Fée au voile » est aussi bucolique puisqu'il met en scène deux pâtres, l'un jeune et l'autre plus âgé. Ce dernier raconte à son cadet que tous les vingt ans au mois de mai, on voit surgir un tourbillon de fées. Quand il l'a rencontré, bien des années plus tôt, il lui aurait suffi de s'emparer du voile de l'une d'entre elles pour qu'elle partage sa vie avec lui, mais il ne s'en est pas senti digne. Le jeune pâtre comprend que la vingtième année arrive avec le prochain printemps et, contrairement à son aîné, il n'entend pas se priver de la joie de partager sa vie avec une fée ; il est décidé à s'emparer d'un voile quand il les verra surgir. Au moment du printemps, il veille chaque nuit pour les attendre... Elles se présentent enfin :

*Tout à coup d'un bruit d'ailes
Le val s'emplit. Ô pâtre ! ce sont elles !
Le vent du soir les porte, les voilà !
Oui, les voilà !... Des roses éternelles
Ornent le sein des filles du printemps.
Leur robe est blanche et blanche leur ceinture ;
Un voile au vent livre ses plis flottants.
Dans cet atour de fée et de bergère
Elles dansaient, et la Grâce légère
Guidait la ronde où leur bras s'enlaçait.*

Le jeune homme réussit à s'emparer d'un voile et s'enfuit avec lui. La fée dépossédée de sa précieuse étoffe est contrainte de le suivre. Il la retrouve en sa demeure, désespérée, elle voudrait repartir avec ses

semblables, mais le pâtre est tellement amoureux qu'il refuse de lui rendre sa parure.

L'homme et la fée partagent ainsi les jours qui s'écoulent peu à peu. Progressivement, la fée est émue par les sentiments de son hôte. Le temps passant, ils s'habituent l'un à l'autre et vivent heureux dans un amour désormais partagé. Un jour cependant, elle retrouve son voile abandonné par mégarde, et s'en empare aussitôt pour retourner auprès des autres fées. Quand il rentre le soir, le pâtre ne trouve en sa demeure que solitude et désespoir. Par la suite, il s'assombrit, devient triste et se lamente sur son sort. Mais la fée revient bientôt, elle regrette d'être partie, elle n'avait pas saisi à quel point elle était finalement tombée amoureuse, elle aussi. Ils décident alors de brûler le voile pour sceller définitivement leur union. Elle cesse d'être fée pour redevenir une simple femme et les deux amants vieillissent ensemble dans l'harmonie de leur union.

« La Fée au voile » est dédié à Paul Barbet-Massin qui partage avec Louise Ackermann le goût des livres et de la poésie puisqu'il est l'auteur de plusieurs traductions d'Horace¹. Dans ce conte, la poétesse recourt au merveilleux en sollicitant les fées pour un nouvel éloge du sentiment amoureux, si puissant qu'il conduit ici la jeune fée à renoncer à son pouvoir extraordinaire pour unir sa vie à celle d'un simple pâtre. La conclusion évoque une nouvelle fois Paul Ackermann et son absence qui prive sa veuve d'une vieillesse partagée, décrite comme une sorte d'idéal de bonheur.

Le dernier des nouveaux contes se distingue par sa brièveté. « Deux âmes » raconte l'histoire d'un

1. *Œuvres choisies d'Horace*, Paris : A. Delalain, 1827.

chevalier qui demande au diable de l'aider pour obtenir la femme dont il est amoureux. Celui-ci accepte, mais il ne lui laisse que trois années au terme desquelles le chevalier devra descendre en enfer. Les amants vivent ainsi de nombreux mois d'un bonheur intense qui justifie tous les sacrifices. Passé le délai imparti, ils décident de rejoindre ensemble l'enfer où ils pourront s'aimer sans fin.

Dans ce conte, Louis Ackermann évoque Dante et la fameuse devise qu'il place au fronton des enfers : laissez toute espérance. Mais c'est pour valoriser une nouvelle fois la force du sentiment amoureux qui dépasse les ferveurs religieuses puisque les deux amants ne craignent pas les châtiments de l'enfer, tant qu'ils pourront demeurer unis l'un à l'autre.

Les quatre nouveaux contes de Louise Ackermann sont liés par le motif du sentiment amoureux dont ils présentent des variations pour illustrer sa puissance qui semble sans égal. « Le Filleul de la Mort » décrit le sacrifice pour l'être aimé comme une forme de transcendance de la mort elle-même. « Le Coffre et le Brahmane » démontre l'attrait irrésistible des charmes féminins et « La Fée au voile » présente le bonheur des amants qui partagent ensemble leur vieillesse. Enfin, comme nous venons de le souligner, « Deux amants » montre que l'enfer lui-même est supportable tant qu'on le partage avec celui qu'on aime. Ainsi, quand Madame E... éveille la muse de Louise Ackermann, c'est pour qu'elle se consacre au phénomène extraordinaire de la relation sentimentale. Elle nous invite à partager avec elle ses délices infinis.

Victor Flori

NOUVEAUX
CONTES

À MADAME E...

À l'éveiller votre voix me convie,
Ma pauvre muse endormie en mes bras.
Mais l'éveiller, c'est la rendre à la vie,
Aux vains regrets comme aux labeurs ingrats.
Voilà six ans que de ses lèvres closes
On n'entend plus sortir le chant léger.
Essaim dormant sur un buisson de roses,
Ses frais récits cessent de voltiger.
Et cependant elle était encor belle,
Oui, belle encor d'espérance et d'amour ;
Même il régnait comme un charme autour d'elle.
Hélas ! qui sait quelle grâce nouvelle
À ses accents pouvait éclore au jour ?
Ce n'est donc pas faute d'avoir à dire
Qu'elle se tait dans sa force et sa fleur.
Cent faits d'amour sommeillent sur sa lyre,
Qu'elle eût parés d'un sourire ou d'un pleur.
Mais j'ai soudain coupé court à ses veilles ;
En l'endormant j'ai fermé ses oreilles
Aux chants émus qui montaient de son cœur.
Quoi ! prodiguer et sa voix et sa flamme,
Lorsque ce monde est sourd à tout concert !
Je l'aimais trop cette enfant de mon âme
Pour l'envoyer chanter dans le désert.

Septembre 1859.

LE FILLEUL DE LA MORT

TIRÉ DE GRIMM

À LA MÊME.

LE FILLEUL DE LA MORT

D'un bûcheron la femme était féconde ;
La malheureuse accouchait au plus dru¹.
Tous les dix mois un fils venait au monde.
Une douzaine avait déjà paru,
Et le treizième arriva. La fortune
De ces gens-là consistait en leurs bras.
Or, tant et tant d'enfants sans rente aucune,
Ce n'était pas un petit embarras.
Sous ce toit donc habitait la misère ;
Rien dans la huche et rien dans le grenier.
Pour le moment tout le souci du père
Était comment baptiser ce dernier.
Il ne pouvait trouver une marraine
Au nouveau-né ; chacune refusait.
D'une commère à l'autre on se disait :
Voyez ces gens, ils y vont par douzaine !
Toute marraine à ce compte est pour eux.
Et quelle espèce encor ! Des malheureux !
Un bûcheron qui n'a ni sou ni maille !
Qu'il cherche ailleurs à pourvoir sa marmaille.

Notre bonhomme était aux grands abois ;

1. Abondamment.

Il ne savait où donner de la tête.
 « Parbleu ! dit-il, la première en ce bois
 Qui passera, sans faute je l'arrête.
 Tant pis pour elle, il faudra, veuille ou non,
 Que du marmot elle soit la marraine.
 Est-ce un grand cas que de donner son nom ?
 Me pourra-t-on refuser cette étrenne ? »
 Et ceci dit, il s'alla planter droit
 Au beau milieu du chemin. Cet endroit
 Paraissait place assez peu fréquentée.
 Pourtant une heure ou moins ne passa pas,
 Qu'il vit venir une vieille édentée ;
 Elle avait hâte et marchait à longs pas.
 Quel teint ! quels yeux ! quel étrange corsage !
 Des os sans plus, et pour tout vêtement
 Un grand linceul. L'herbe sur son passage
 Se desséchait. « La Mort ! C'est justement
 Ce qu'il me faut, se dit le pauvre hère.
 On la maudit, moi, je l'aime au contraire.
 Bien qu'elle soit sombre au premier abord,
 Elle est, dit-on, fort douce au pauvre monde.
 Nous allons voir. » Et sans grande faconde
 Il adressa sa requête à la Mort.
 « Très-volontiers, car les gens de ta sorte
 M'ont toujours plu ; je ne leur fais pas peur.
 À mon plaisir je viens, je les emporte ;
 Pas de débats, de cris, à peine un pleur :
 Mourir pour vous ce n'est pas une affaire. »
 Au logis donc nos gens s'en vont grand'erre¹.
 Le nouveau-né dans les bras de sa mère
 Fut trouvé beau par la dame et baisé,
 Puis à l'église aussitôt baptisé.

1. Rapidement, très vite.

À dire vrai la Mort n'arrête guère,
Et son emploi souffre peu de retard.
« Mes bons amis, dit-elle à son départ,
Je reviendrai, n'en faites aucun doute. »
Et sur-le-champ elle reprit sa route.

Son filleul crût. En sagesse et raison
Il surpassait les enfants de son âge ;
C'était merveille. Il devint grand garçon,
Puis homme enfin. On l'aimait au village
Pour son bon cœur et sa gente façon ;
Mais de la Mort vent aucun ni nouvelle.
Mon héros donc ne comptait plus sur elle,
Quand il la voit arriver un beau jour,
Toujours pressée et dans le même atour.
« Mon cher enfant, lui dit à peine entrée,
D'un air riant sa marraine la Mort,
Tu n'as ni biens ni carrière assurée ;
Te voilà grand, je veux te faire un sort.
Prends cette poudre, elle renferme en elle
Une vertu. La plus mince parcelle
Guérit sans faute. Eût-on dans le cercueil
Un pied déjà, la vie en un clin d'œil
Refleurira. Mais donne-toi de garde
De l'employer, si tu me vois jamais
Près d'un mourant. Il est mien désormais,
Il m'appartient et son sort me regarde.
Si tu voulais dans ton aveuglement
Me le ravir, pour t'en ôter l'envie,
Apprends que lui guérirait sûrement,
Mais tu paierais ce larcin de ta vie.
Contre mon gré si jamais de ce don

Tu fais emploi, n'attends point de pardon. »

De par la Mort, sans latin et sans thèse,
Voici notre homme établi médecin.
Fièvre n'était si lente ou si mauvaise
Qu'il ne guérît : son remède divin
Sur toutes gens opérait des merveilles.
Ce n'étaient plus que cures sans pareilles,
Que moribonds arrachés au tombeau.
De maint pays, de tous les bouts du monde
On accourait. Cent milles à la ronde
Il n'était bruit que du docteur nouveau.

Il arriva bientôt une ambassade :
D'un roi voisin la fille était malade,
Mais très malade, et s'en allait mourir.
De la sauver plus aucune espérance ;
Le pauvre père en semblable occurrence
Envoyait donc le médecin quérir.
Or, la princesse était une merveille ;
Elle n'avait en beauté sa pareille,
De plus aimable et douce, une âme d'or.
Je ne sais trop ce qu'on disait encor ;
Mais le docteur (son cœur n'était de roche)
À ces récits se sentait attendri ;
D'être en retard il eût été marri.

Le voilà donc parti, sa poudre en poche,
Et se hâtant. Hélas ! plus il approche,
Plus son cœur bat. Tout le long du chemin
Il fut suivi d'une vague tristesse.
Dans le palais où gisait la princesse
Toujours courant nous arrivons enfin.

Il était temps ; dans sa frêle poitrine
Avec effort un dernier souffle errait.
Près de quitter cette forme divine,
L'âme hésitait : comme un suprême attrait
La retenait ; l'enfant était si belle !
Ses grands yeux clos avaient un charme encor.
La dernière heure avait versé sur elle
Une beauté, la grâce de la Mort.
Oui, de la Mort, car elle était assise,
Cette cruelle, à ce chevet charmant ;
Elle veillait elle-même à sa prise ;
On n'attendait que le fatal moment.

Le docteur entre... ô ciel ! à l'instant même
Il reconnaît sa marraine au teint blême :
Elle était là, l'air sombre et l'œil hagard,
La main levée et disant du regard
À son filleul : « Prends-la-moi, si tu l'oses ! »
Mais le jeune homme avait vu d'autre part
Un tendre objet, pâle et les lèvres closes,
Une malade expirant dans sa fleur.
Il la regarde, et cet aspect l'enchanté.
En la voyant si belle et si touchante,
De prime étreinte il lui donna son cœur,
Mais sans espoir. Il attachait son âme
À ce rameau, sachant qu'il se brisait.
Ah ! quelque cher qu'il dût payer sa flamme,
Il s'y livrait ; sa raison se taisait.
Devant la Mort un vain rêve s'envole ;
Grâce, beauté, tout cela va périr.
Pour cette enfant qu'il aimait d'amour folle,
Pauvre docteur, que pouvait-il ? – Mourir !

Il mourut donc ; ayant donné sa poudre,
D'un mal subit sur l'heure il tombe atteint.
La Mort le prit, prompte comme la foudre ;
Il se livra de lui-même au Destin.
Mais, ô miracle ! à l'instant la mourante
Vit ses attraits et charmes reflleurir ;
On aurait dit une rose expirante
Se ranimant au souffle du zéphyr.
Dans leur éclat, sur ce front la jeunesse
Et la santé brillèrent désormais.
Le médecin n'en vit rien ; la princesse
Lui prit sa vie et ne le sut jamais.

Ah ! l'heureux sort ! Mourir pour ce qu'on aime !
Après son cœur offrir ses jours encor !
Un pareil don ne va-t-il de soi-même ?
Et nous aussi, nous avons vu la Mort
Assise auprès d'une couche bien chère.
Plainte ni vœux, désespoir ni prière,
Rien n'arrêta son bras ; il nous fallut
Livrer l'objet d'une tendresse extrême.
Ce n'est l'amour à cette heure suprême
Qui nous manqua... La Mort n'a pas voulu !

Novembre 1859.

LE COFFRE
ET LE BRAHMANE

TIRÉ DU SANSKRIT

LE COFFRE ET LE BRAHMANE

Un brahmane¹, vivant en dévot personnage,
Logeait au fond des bois pour plus de sainteté ;
S'il sortait de son ermitage,
C'était par pure charité.

Il eût été fâcheux que cette vie austère
Ne profitât qu'à lui ; l'exemple en était dû
Aux citadins. Quand le bon père
Mettait un pied en ville, il est bien entendu
Qu'il ne manquait jamais de tonner sur le vice ;
Sauver l'âme des gens est un devoir sacré.
Par lui donc au prochain ce genre de service
Était rendu bon gré, mal gré.

Un matin qu'il avait quitté son domicile,
C'est-à-dire les bois, notre homme, par la ville,
Encor qu'il levât peu les regards en marchant,
Au fond d'une boutique aperçut au passage
Une esclave bien mise et que pour son usage
Tenait chez lui certain marchand.
La dame était pour lors sur la fleur de son âge,

1. Clerc dans la religion hindoue.

Toute belle d'ailleurs ; elle avait en partage
 Ces mille dons qu'on nomme appas,
 Et qu'à moins d'être un saint on ne dédaigne pas ;
 Sur le commun des cœurs ils ont un grand empire.
 Notre homme qui savait, du moins par ouï-dire,
 Que de pareils objets sont cause de péché,
 D'un zèle charitable au même instant touché,
 Entra dans la boutique, et s'adressant au maître :
 « Mon fils, dit-il, sans vous connaître
 Je vous tiens pour homme de bien.
 Je serais désolé qu'il vous arrivât rien
 De fâcheux. – Je vous suis, mon père,
 Fort obligé. – Ma charité
 A sur vos intérêts les yeux ouverts ; j'espère
 Vous le prouver sous peu. – Comment, en vérité,
 Reconnaîtrai-je ce service ?
 – Ne parlons pas de cela ; mon office
 Est de vous être utile ; or, sachez qu'un péril
 Vous menace. – Ô ciel ! quel est-il ?
 Dites-le-moi, de grâce. – Au sortir de ce monde,
 Apprenez que le corps de quelque bête immonde
 Est le logis qui vous attend.
 La chose est sûre, à moins pourtant
 Que vous ne bannissiez de ces lieux au plus vite
 Cet objet-ci : je vous invite
 À vous en défaire à l'instant. »

Le marchand se laissait à toutes gens d'Église
 Volontiers gouverner. Sans leur bonne entremise
 En effet que peut-on pour son propre salut ?
 Cet homme résista cependant ; il fallut
 Que de maint argument l'ermitte fît usage.
 L'esclave, outre sa grâce et son charmant visage,

Avait quelques talents ; la perdre nous coûtait.
 Mais le brahmane la traitait
 De malfaisante créature ;
Sa présence en tous lieux laissait une souillure.
S'il ne se fût agi que de cet ici-bas,
Nous aurions pu chercher quelque demi-mesure ;
 Mais le ciel ne plaisante pas.

La peur l'emporta donc. Non sans cris, non sans larmes,
En un vieux coffre on mit notre esclave et ses charmes.
 Deux grands gaillards les devaient de ce pas
Porter à l'eau ; le Gange en ferait son affaire.
 Nos bonnes gens n'avaient pour s'en défaire
Trouvé que ce moyen, et c'était un grand cas :
Il fallait à la fois cette femme maudite
 La détruire et n'y pas toucher.
 Pour rien au monde notre ermite
N'eût en ce dernier point consenti de pécher.

Les dames me diront : « Le moyen de vous lire ?
La pauvre créature ! Eh quoi ! vous la noyez ?
 Voilà des vers bien employés !
– Bien employés, oui-da, car ils comptent vous dire
Comment par vos beaux yeux un vieillard fut séduit.
Ce sont là de vos traits ; ce n'est pas d'aujourd'hui
Que vous avez le don de charmer tous les âges.
Un pouvoir est en vous ; les plus vieux, les plus sages,
Ne sont pas à l'abri des coups que vous portez.
Votre présence attire, elle émeut, elle enlève ;
Ce qu'un regard commence, un sourire l'achève ;
 Rien ne résiste à vos beautés. »

Le saint homme y fut pris, et pour mettre en déroute

Sa raison et son cœur une esclave suffit.
 Il la voit, il l'adore et veut, coûte que coûte,
 La détourner à son profit.
 Par un autre chemin il courut au rivage ;
 Caché dans les roseaux, il devait, de pied coi,
 Attendre le cher coffre, et le prendre au passage,
 En retirer la dame et l'emmener chez soi.
 S'emparer d'une telle proie,
 Ce n'était pas un si méchant dessein.
 Le brahmane fondait déjà sur ce larcin
 L'espoir de maint plaisir. Il s'en promettait joie,
 Et vraiment à bonne raison :
 Il aurait en toute saison
 Un printemps sous les yeux, c'est-à-dire un visage
 Plein de roses, de lis et d'attraits fleurissants ;
 À son aise et loisir en jouir sans partage,
 Cela nous l'égaierait sur le déclin des ans.

Tout dans l'abord au gré de son désir succède ;
 Le hasard lui venait en aide.
 Sans grands efforts de bras le coffre est mis à flot
 (En ce lieu la rivière était large et profonde) ;
 Poussé par un bon vent, il voguait à fleur d'onde,
 Et doucement suivait le fil de l'eau.
 Or, l'Amour a toujours su bien mener sa barque.
 À deux pas du rivage un étranger de marque
 Prenait un bain pour lors ; le coffre y courut droit.
 Le baigneur était beau, bien fait, il avait l'âme
 Encline à l'amour ; une dame
 Ne pouvait aborder en un meilleur endroit.
 Lorsque l'étranger vit le coffre à sa portée,
 Il vous l'attire à soi, le pousse vers le bord,
 L'y traîne non sans quelque effort,

Puis il l'ouvre. Ô surprise ! à sa vue enchantée
Il en sort un objet plein de grâce et d'appas,
Une femme attrayante et belle sous ses larmes.
L'abandon du moment semblait croître ses charmes,
Ou du moins ne leur nuisait pas.

Du mieux qu'il peut son sauveur la console.
Il plaisait ; on le crut, et la crainte s'envole.
Si l'amour vint bientôt, prompt à récompenser
L'effroi qu'on avait eu, je le laisse à penser.

Le jeune homme aussitôt flaira le stratagème.
En pareille monnaie il trouve, à l'heure même,
Plaisant de payer le vieillard.
Un singe aux environs gambadait par hasard ;
Il l'encoffre à toute aventure.
Ainsi chargé, l'esquif revogue de nouveau,
Sans s'attarder outre mesure.

En embuscade au bord de l'eau,
L'ermite impatient et que l'espoir transporte,
Le voit venir. C'est lui ! ce coffre plein d'appas,
Ce coffre nos amours, ou qui du moins les porte.
Nos désirs lui servent d'escorte,
Nos regards ne le quittent pas.
Le bonhomme est au ciel ; il s'approche, il retire
La boîte hors des flots ; il n'eût pour un empire
Donné l'heur de l'ouvrir, et déjà sous sa main
Le couvercle a cédé. Quel changement soudain !
Il en sort une bête à l'affreuse grimace,
Pleine de rage en outre. Elle saute d'un bond
Au visage de mon barbon¹,

1. Vieil homme qui affecte des airs d'élégance.

Dont le nez dut pâtre. L'animal sur la place
Crut bon de se venger ; son ongle forcené
Y laissa mainte et mainte trace.

Notre héros égratigné,
Penaud, sanglant, presque éborgné,
Revint chez lui. Dans sa cervelle
Il repassait, chemin faisant,
Ce que cette aventure avait de déplaisant.
Il demeurait évident que la belle
S'était changée en singe à son intention.
Le vieillard prit dès lors, chose assez naturelle,
Ce genre d'animal en grande aversion.
J'entends dire par là les singes ; quant aux dames,
Il paraîtrait certain que notre sauveur d'âmes
Leur conserva toujours un grain d'affection.

LA FÉE AU VOILE

À MONSIEUR PAUL BARBET-MASSIN.

LA FÉE AU VOILE

Lorsque l'amour vous tient de bonne sorte,
N'essayez pas de vous en dégager ;
Un tel lien ne se rompt de léger.
Vouloir briser une attache aussi forte,
C'est vain essai ; vous êtes enlacé.
L'oiseau revient de lui-même à la cage :
Vous reprendrez votre cher esclavage ;
Hélas ! le cœur n'a rien de plus pressé !

Un pâtre¹ était. Pâris² donnant la pomme
Seul peut m'offrir une comparaison.
Il ne manquait qu'une Hélène³ à notre homme
Pour lui donner la dernière façon ;
Mais il n'est pas d'Hélènes à foison.
Au bord d'un bois et dans ce voisinage,
Déjà cassé, sur le déclin de l'âge,
Un autre pâtre alors aussi vivait,
Homme savant en pratiques secrètes ;
S'il n'était pas sorcier, peu s'en fallait.
Notre héros souvent le visitait.

1. Berger.

2. Prince troyen dans la mythologie grecque.

3. Dans la mythologie grecque, héroïne de la guerre de Troie retracée dans *L'Iliade* d'Homère.

Il en tirait des charmes et recettes
 À maintenir ses moutons en bon point.
 L'hiver venu, le berger n'allait point
 Veiller ailleurs. Au gré de ses oreilles
 Tous les récits de son hôte étaient courts.
 L'autre avait vu des choses sans pareilles,
 Grâce à son art. Raconter ces merveilles
 Était pour lui propos de longs discours.
 Mais entre tous un récit parut plaire
 À mon berger.

Près du prochain étang,
 Le bon vieillard contait ainsi l'affaire,
 Venaient s'abattre en Mai, chaque vingt an,
 Pendant la nuit un tourbillon de fées.
 Le vent du soir apportait par bouffées
 L'essaim léger qui, jusqu'au jour naissant,
 Sur le gazon se livrait en dansant
 À mille ébats. Au clair de lune écloses,
 Que de beautés dans le vallon brillaient !
 Comme de fleurs les prés s'en émaillaient ;
 Tous les buissons semblaient couverts de roses.
 « Et je pouvais, ajoutait le vieillard,
 En dérobant son voile à l'une d'elles,
 La rendre mienne. Elle aurait sans retard
 Suivi mes pas. Des filles immortelles
 À cet objet le sort est attaché.
 Plus d'une, au feu de la danse emportée,
 Laissa tomber le sien à ma portée.
 Mais pour ma part je ne l'aurais touché
 Du bout du doigt. Comment ! moi, pauvre hère.
 J'aurais été si fou que d'obliger
 La moindre fée à s'en venir loger

Sous ce mien toit ? Elle eût fait triste chère
En mon logis. En outre l'étrangère
N'aurait été qu'un embarras chez nous.
Ces dames ont des emplois et des goûts
Qui ne sont point propres à notre usage.
Savoir danser n'est pas dans un ménage
De grand profit. » Dès lors le jeune homme
Avec grand soin grava dans son cerveau
Chaque détail et chaque circonstance.
Un point surtout lui parut d'importance,
Qu'il se garda d'oublier : les vingt ans
Finissaient juste à ce prochain printemps.

La primevère à peine était fleurie,
Au premier chant, bien avant le muguet,
Notre berger rôdait, l'oreille au guet,
Tant que la nuit durait, dans la prairie.
Qu'un vent léger courbât les roseaux verts,
Ou qu'un rayon glissât sur l'eau dormante,
Il croyait voir passer l'ombre charmante
De quelque fée au fond des prés déserts.
Triste et déçu, lorsque devant l'aurore
Déjà fuyait la lune à l'horizon,
Il regagnait à pas lents sa maison,
Non sans parfois se retourner encore.

Mais une nuit un nuage sembla
Passer dans l'air. Tout à coup d'un bruit d'ailes
Le val s'emplit. Ô pâtre ! ce sont elles !
Le vent du soir les porte, les voilà !
Oui, les voilà !... Des roses éternelles
Ornent le sein des filles du printemps.
Leur robe est blanche et blanche leur ceinture ;

Et sur leur front, pour unique parure,
 Un voile au vent livre ses plis flottants.
 Dans cet atour de fée et de bergère
 Elles dansaient, et la Grâce légère
 Guidait la ronde où leur bras s'enlaçait.
 Sur le gazon leur pied divin glissait,
 Et l'herbe humide à peine était rasée ;
 Sans s'incliner elle portait leurs pas.
 Au bord des fleurs la goutte de rosée
 Pouvait trembler, elle ne tombait pas.

Beaucoup de gens auraient perdu la tête,
 Mon berger, non. Quelque ébloui qu'il fût,
 Derrière un saule il était à l'affût.
 Tout voile avait, malgré son air honnête,
 Je ne sais quoi qui poussait au larcin.
 Le premier donc qui dans l'ébat folâtre
 D'un front tomba, sur-le-champ notre pâtre
 Le prit au vol, le cacha dans son sein ;
 Comme un voleur il s'enfuit, sa main faite.
 Mais une fée, éplorée et défaite.
 L'avait suivi. Notre hardi garçon
 Quand il franchit le seuil de sa maison,
 N'était pas seul.

Hélas ! le tête-à-tête

À mes héros fut de peu de secours.
 Le pâtre en vain eut dans l'abord recours
 Près de la dame à mainte excuse honnête.
 La pauvre enfant n'avait pour tout discours
 Que ses hélas. Ce genre de langage
 S'entendait bien. Mais l'autre eut le courage
 D'y rester sourd. C'était là le grand point.

Ses arguments ne lui profitant point,
 Le temps non plus, à la jeune immortelle,
 Faute de mieux, le pâtre offrit son cœur.
 Ce n'était pas un présent dont la belle
 Pouvait goûter sur-le-champ la douceur ;
 Trop de regrets la tenaient occupée.
 De désespoir elle semblait frappée ;
 On ne pouvait obtenir que des pleurs
 Et des soupirs de cette âme éperdue.
 J'aurais, pour moi, la clef des champs rendue
 À ma captive, et sans plus de longueurs
 J'aurais cherché du voile à me défaire.
 Mais mon héros avait pour n'en rien faire
 Une raison : l'amour est sans pitié ;
 Le pâtre aimait. N'était-il pas possible
 D'ailleurs plus tard qu'il gagnât l'amitié
 De cette enfant ? Pour la rendre sensible,
 En attendant notre amant n'omit rien.
 Rien, c'est beaucoup. J'entends qu'en toute chose
 Son soin perçait. Nul cœur n'avait si bien
 Auprès d'un autre encor plaidé sa cause.
 Lui résister à jamais, le moyen ?

Tout en noyant de pleurs ses jeunes charmes,
 La fée un jour vit à travers ses larmes
 Un tel regard sur le sien attaché,
 Si doux, si triste, et pourtant plein de flamme,
 Qu'elle rougit, et sentit dans son âme
 Un tendre émoi ; l'Amour¹ baisait Psyché².

1. Ou Éros, fils d'Aphrodite, déesse de l'amour dans la mythologie grecque.

2. Dans la mythologie grecque, princesse enlevée par Éros en raison de sa beauté qui rivalise avec celle d'Aphrodite.

Sous ce baiser les larmes se séchèrent ;
La source aussi des soupirs se tarit.
Les sentiments du berger nous touchèrent ;
On lui parla, même il lui fut souri.
Je ne veux pas m'arrêter à vous dire
Si de sa part mon héros triomphait.
Il lui sembla qu'à ce premier sourire
Le ciel s'ouvrît ; il s'ouvrait en effet.

L'éveil du cœur amena son ivresse
Chez notre fée. Avant ce moment-ci,
De rien aimer n'ayant aucun souci,
Elle vivait sans flamme et sans tendresse.
Tout son ébat n'était qu'à voltiger,
Et qu'à danser sur l'aile de la brise.
À ce plaisir l'Amour est étranger ;
Il n'avait pu sur un cœur si léger,
À son regret, asseoir ni nœud ni prise.
Mais ce cœur s'est rendu ; voilà qu'il prise
Ce qu'il a fui : voilà qu'il prend à gré
Enfin sa chaîne et s'y fait par degré.
Dernier détail dont j'orne encor mon thème,
La fée en vint à vaquer elle-même
À son ménage ; elle eut ces soins à cœur,
Sorte d'emploi qui n'est point sans douceur
Quand il s'agit de servir ce qu'on aime.

Dès lors l'amant cessa de négliger
De son côté ses devoirs de berger.
Il restait tard aux champs. Dans sa demeure,
Songeant à lui, la dame attendait l'heure
De son retour. Mais la fatalité
Voulut qu'un jour le voile en son absence

Fut retrouvé. Sans nulle défiance
L'avait le pâtre en quelque coin jeté,
N'y pensant plus. Un vertige à sa vue
Saisit la fée. Hélas ! en ce moment
Son cœur faiblit. La trouvaille imprévue
Lui rappelait tout un passé charmant,
Les fleurs, la danse et la voûte étoilée
Des belles nuits. L'oiseau prit sa volée.
L'amant trouva son nid vide en rentrant.

Sans contredit, ce malheur était grand ;
L'âme du pâtre en était accablée.
Que faire ? À qui demander du secours ?
Comment savoir en quel lieu de la terre
Pour le moment voltigeaient nos amours ?
Il ne restait au pauvre solitaire
Qu'à s'affliger ; il en fit son devoir.
De tout son cœur et de tout son pouvoir
Il s'affligeait. Mais à sa porte un soir
Il entendit une plainte étouffée
Et des sanglots : c'était la jeune fée
Qui rapportait et son voile et son cœur.

Dans cet abord, de honte et de douleur
Elle se tut ; il est vrai que pour elle
Parlaient assez ses pleurs et son retour.
L'heureux berger rassura l'infidèle ;
Il la reprit, et des mains de l'Amour ;
Car l'Amour seul, repentante et séduite,
La ramenait. Hélas ! avant sa fuite
Elle ignorait à quel point elle aimait ;
Elle le sut depuis lors et de reste.
Elle eût donné tout l'empire céleste

Pour ce regard ému qui la charmaït.
La fée avait pendant sa course errante
Pris part encore à la danse enivrante ;
Mais, quoi ! ces jeux n'avaient plus nul attrait.
Elle foula les fleurs d'un pied distrait.
Des soins légers pour qu'un cœur se dégoûte
Et du plaisir, montrez-lui le bonheur.

Le voile était très coupable sans doute ;
Il avait eu grand'part en cette erreur.
Il fut brûlé. Par là simple mortelle
On redevint, sujette comme telle
À voir un jour tous ses attraits pâlir ;
Oui, notre fée accepta de vieillir.
C'était beaucoup, moins pourtant qu'il ne semble
Vieillir à deux, quand on fut jeune ensemble,
À mon avis, n'est pas un mal si grand.
L'âge, en retour des charmes qu'il leur prend.
Aux vrais amants plus de tendresse apporte ;
Je voudrais bien, moi, vieillir de la sorte.

DEUX ÂMES

DEUX ÂMES

Un chevalier se fit aider du Diable
Pour obtenir la dame de ses vœux.
Elle était belle, il était amoureux ;
À votre gré fut-il donc si coupable ?
Leur accord fut de la sorte conclu :
Trois ans durant mon héros de sa dame
Devait jouir ; ce délai révolu,
Satan mettait la griffe sur notre âme
Et l'emportait au ténébreux séjour.
L'enfer sans fin, mais trois belles années
De paradis, par les mains de l'Amour
Douze saisons à jamais couronnées
Des fleurs de l'âme, et, pour dernier trésor,
Le souvenir des heures fortunées !
Le pauvre amant crut faire un marché d'or.

Le voilà donc au comble de l'ivresse,
Devant le gouffre où le portaient ses pas
Fermant les yeux, et pressant sa maîtresse
Contre son cœur pour qu'il n'éclatât pas.
Il s'oubliait dans ce charme suprême
De se donner sans regret ni retour,
Et d'acheter, au prix de tout soi-même,

Son divin rêve et le bonheur d'un jour.
 Le sort voulut que la dame eût en elle
 De quoi goûter un tel enivrement.
 Son cœur, touché d'une flamme immortelle,
 À ces transports répondit en aimant.

L'Amour serra d'une si forte étreinte
 Le nœud chéri, que rien à l'avenir
 Dans cet enfer qu'ils acceptaient sans crainte,
 Ne l'eût brisé ; Satan pouvait venir.
 Satan non plus ne se fit point attendre ;
 Il vint, suivi d'un cortège hideux.
 Quand il pensait n'avoir qu'une âme à prendre,
 Le noir démon dut en emporter deux ;
 Car nul pouvoir ne retint une amante.
 À ses regards la sainte Église en vain
 Fit du salut briller l'espoir divin ;
 Mais le salut pour cette âme charmante,
 C'était d'aimer sans mesure et sans fin.

Dante¹ lui-même a vu passer dans l'ombre
 De son enfer un beau couple amoureux.
 Ces deux enfants s'aimant en ce lieu sombre,
 Pour des damnés me semblent bien heureux.
 Quand il les peint, ce vieux chantre sublime.
 Allant à lui dans un vol éploré,
 Il se trompait ; j'en atteste l'abîme,
 Ô Francesca² ! non, tu n'as pas pleuré !
 Non, tu n'as pas maudit la souvenance
 De l'heure aimable où ton cœur fut blessé !

1. Poète italien du Moyen Âge (1265-1321), auteur de *La Divine Comédie*.

2. Il s'agit de Francesca da Rimini, ou da Polenta, qui apparaît dans
 « l'Enfer » de *La Divine comédie*.

Te souvenir n'est pas une souffrance,
Car le présent vaut cet heureux passé.
Ton jeune amant a gardé son ivresse ;
Rien n'interrompt l'immortelle caresse
Du bras charmant qui le tient enlacé.
Ah ! tout l'enfer peut conjurer ses flammes,
Hurler, rugir, l'Amour est le plus fort ;
Et ce baiser qui confondit vos âmes,
Chaste et divin, ce baiser dure encor.

Dante savait qu'une tendresse immense
Prévaut parfois contre le noir séjour :
De son enfer il bannit l'Espérance,
Mais sa grande âme y laisse entrer l'Amour.

TABLE

Préface de Victor Flori	9
Le Filleul de la Mort	23
Le Coffre et le Brahmane	31
La Fée au voile	39
Deux âmes	49

Imprimé par le Livre unique
41 rue Camille Pelletan
78800 Houilles
Dépôt légal : mai 2012